

ÉDITORIAL...

Il n'appartient pas à un anarchiste de se lamenter sur la mort d'un homme d'État victime d'un assassinat.

L'attentat est le risque du métier des souverains et des hommes, politiques; il est moins fréquent et moins dangereux que celui des mineurs, des marins ou des couvreurs, même s'il fait un peu plus de bruit dans le monde, et, si la presse lui consacre un peu plus de sa littérature et de ses colonnes.

Rien de plus ambigu, de nos jours, que ces assassinats, si ce n'est la carrière des assassinés.

Lorsque Caserio frappait Sadi Carnot d'un coup de poignard, le geste était clair et sans interprétation; au réactionnaire président de la République, à l'implacable décapiteur s'opposait l'anarchiste.

Lui et lui seul pouvait le faire.

Aujourd'hui où les camps sont moins tranchés et les partis plus mouvants (selon les intérêts du jour) l'équivoque est permanente.

Kennedy pouvait être frappé par quelque raciste (indigné de sa lutte contre la ségrégation), mitraillé par quel maccartyste (outragé par sa politique de coexistence) ou mis à mort par quelque castriste (révolté par le blocus imposé à Cuba).

De même, au lendemain des accords d'Évian, un attentat contre de Gaulle pouvait tout aussi bien être attribué aux partisans de l'Algérie française (bernés dans les promesses qu'on leur avait faites) que par un révolutionnaire opposé à la politique antisociale, jésuite et pro-hitlérienne de l'ancien «champion des libertés».

Cela dit, force nous est de constater que la disparition de Kennedy pose des problèmes de succession dont la gravité ne saurait nous échapper.

L'armée est sur les rangs pour réclamer la libre disposition de l'arme atomique, ce qui équivaudrait - si l'on commettait une pareille folie - à confier des allumettes à des enfants attardés et malfaisants.

Quant à la politique de coexistence, amorcée par Kennedy (combien précaire et fallacieuse) qui sait ce qu'il en adviendra.

Ce n'est pas aujourd'hui que l'on va de Charybde en Scylla et que la politique s'enlise dans toujours plus de réaction et de tyrannie.

C'est sans doute, pour le pouvoir, une loi qui prend figure de fatalité.

A l'assassinat de Kennedy vient de suivre celui de son meurtrier supposé.

Le mystère et le doute planeront donc sur les mobiles de celui qui supprima le président des U.S.A.

Mais si nous retenons l'hypothèse que son auteur était bien ancien «marine», nous constaterons que par une ironie du sort, le Premier des États-Unis a été tué par l'institution dont le rôle est de défendre «la démocratique Amérique» et dont les méthodes relèvent du plus abject irrespect de l'homme.

Une voix lointaine que les puritains pourront retrouver dans leur évangile (s'il n'est pas trop expurgé) leur rappellera que l'on récolte ce que l'on sème.

Quant aux autres, ils pourront se souvenir de la phrase finale du film «*On lui donna un fusil*», après que le policier (ancien sergent) ait descendu le gangster (ancien tireur d'élite):

- VOUS AVEZ EU TORT, SERGENT, C'ÉTAIT VOTRE MEILLEUR ÉLÈVE.
